

Le *Carricks*, une page tragique de l'histoire de ma famille

Georges Kavanagh

Volume 52, numéro 2 (183), juillet–octobre 2015

Naufrages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kavanagh, G. (2015). Le *Carricks*, une page tragique de l'histoire de ma famille. *Magazine Gaspésie*, 52(2), 30–32.

Le *Carricks*, une page tragique de l'histoire de ma famille

Descendant de Patrick Kaveney, un survivant du naufrage du *Carricks*, survenu le 28 avril 1847, l'auteur remonte le temps et relate, à travers cette tragédie et avec une certaine émotion, l'origine de sa famille.

◆ Un récit de **Georges Kavanagh**
Gaspé



Intérieur d'une maison de paysan durant la grande famine en Irlande.
Image : « The Irish Famine: Interior of a Peasants Hut ».



Violon de la famille Kavanagh qui aurait survécu au naufrage du *Carricks*.
Photo : Charles Kavanagh.

L'histoire entourant l'arrivée de mes ancêtres en sol canadien m'a toujours profondément touché. Très jeune j'appris que j'étais de descendance irlandaise. D'ailleurs, la Saint-Patrick demeure une tradition bien ancrée dans ma mémoire. Tous les ans, tôt le matin du 17 mars, ornés de rubans verts, nous parcourions en voiture à cheval les quatre kilomètres qui nous séparaient de l'église, afin d'assister à la messe.

L'Irlande en 1847

Faisons un retour en arrière. Entre 1835 et 1855, la verte Irlande qui est sous la domination britannique, vit une crise politique, sociale et économique importante. Les Irlandais, refusant de prêter le serment d'allégeance à la Couronne britannique, sont déposés de leurs biens. On leur interdit de parler leur langue ainsi que d'afficher leur culture et leur pratique religieuse hors du foyer. Ils sont financièrement appauvris, socialement diminués, psychologiquement dévalorisés. Une maladie de la pomme de terre et des

céréales est à l'origine d'une crise alimentaire d'une gravité inouïe. C'est l'époque de la « Grande famine » qui fera jusqu'à un million de morts.

Pour plus de 2,5 millions d'Irlandais, il n'y a qu'une solution : fuir ! Fuir vers des lieux plus hospitaliers, là où il y a de l'espoir. L'émigration est vue par les autorités britanniques comme une solution au surpeuplement et à la restructuration des fermes. Grâce à un programme d'émigration assistée, la Couronne britannique profite de la situation pour encourager l'exode massif des Irlandais.



Ferrotypes représentant un des descendants de la famille Kavanagh, possiblement l'un des fils de Patrick ou de Martin.

Photo : Musée de la Gaspésie. Collection Centre d'archives de la Gaspésie. P57/4/207.

Un choix déchirant

Patrick Kavanagh, alias Pat Kaveney, et sa famille sont parmi ces 2,5 millions d'Irlandais désespérés. Quoi de plus déchirant que de décider de quitter définitivement son pays, ses parents, ses amis, ses voisins, ses biens, sa culture, sachant qu'on n'y reviendra jamais et, qu'en plus, on ne connaît rien du pays où l'on va.

Fin mars 1847, Patrick Kavanagh, âgé d'environ 37 ans, son épouse, Sarah McDonald, environ 43 ans, et leurs six enfants, âgés d'un à douze ans*, abandonnent tout derrière eux. Ils quittent à pied leur village de Cross, en direction du port de Sligo, située à une trentaine de kilomètres pour s'assurer d'être sur le premier bateau de l'année en partance pour le Canada.

Le Carricks

Le Carrick of Whitehaven, simplement appelé le Carricks fut construit en 1812. Il a donc 35 ans de navigation en 1847. C'était un voilier de bois à deux mâts, au gréement carré, ayant 26,5 mètres de long, 8 mètres de large, 5 mètres de profond et une capacité de 242 tonnes. Conçu pour du transport de bois d'œuvre, il pouvait accommoder de 8 à 10 hommes d'équipage.

La traversée

Le registre des passagers émigrants fait état de 173 passagers. En y ajoutant les membres de l'équipage, ils sont donc plus de 180 personnes, hommes, femmes et enfants, à bord du Carricks. Le 5 avril 1847, le navire quitte le port de Sligo et s'engage sur les eaux de l'Atlantique en direction de Québec.

Les conditions de vie à bord sont exécrables, voire inhumaines, pour les passagers qui sont entassés dans les cales. Les installations sanitaires se limitent à quelques seaux d'aisance ou plutôt d'inconfort. Les lieux d'intimité pour l'hygiène personnelle sont plutôt rudimentaires. Des tablettes « paillassées », fixées le long de la coque, font office de couchettes. On y couche « tête à pieds » pour sauver de l'espace et, faute de places, il faut attendre que quelqu'un se lève pour prendre la place.

Les réserves alimentaires sont établies en fonction du nombre de passagers et pour une durée estimée de huit semaines en mer. Ainsi pour chaque passager, on attribue par semaine : 1 livre de viande, (viande et poisson salés), 6 livres de biscuit, 1 livre de riz, 3.5 livres de farine, ½ livre de mélasse, 2 onces de thé, 4 onces de café et à cela s'ajoutent de l'eau, du vinaigre et autres condiments. En l'absence de moyens de réfrigération, les aliments deviennent vite rassis, moisis, et même contaminés par les rats de cales. Que dire des odeurs insupportables engendrées par le mal de mer (des vomissements), le choléra (maladie intestinale), la typhoïde (troubles digestifs), la dysenterie (diarrhée grave) et même des morts qu'on n'a pas encore jetés à la mer. De plus, la vocation première de ce navire fait en sorte que la ventilation des cales est pour le moins inadéquate, voire inexistante.

Comment supporter pendant des jours, des nuits, des semaines : la promiscuité, les pleurs des enfants, le gémissement des malades et des mourants, le tangage du navire,

le battement constant des voiles, le craquement de la coque ramollie avec l'âge, le spectre de la maladie et de la mort?

Le naufrage

La traversée de l'Atlantique n'aura duré que 22 jours. Au moment où on s'apprête à remonter le fleuve Saint-Laurent, dans la nuit du 27 au 28 avril 1847, l'équipage est surpris par une tempête de vent, accompagnée de pluie et de verglas. C'est la catastrophe. Le Carricks se déchire sur les récifs, au bout de la pointe du Cap-des-Rosiers.

Au lendemain de cette rude traversée, de cette nuit d'horreur, le bilan est désastreux : 87 morts retrouvés, dont les cadavres seront enterrés dans une fosse commune. Mais, 48 personnes ont survécu. De la famille Kavanagh, il ne reste que Patrick, son épouse Sarah, et le fils Martin, âgé d'une douzaine d'années. Leurs cinq filles y ont perdu la vie.

Les survivants

Les survivants sont accueillis par des familles du village. En juillet, deux bateaux, mandatés par le gouvernement canadien, récupèrent 36 des rescapés pour les reconduire vers Québec. Douze survivants refusent de quitter et, de ce nombre, neuf s'établissent à Douglstown. Pour leur part, les Kavanagh passent l'été chez une famille Packwood et, à l'automne, ils s'installent à Clorydorme. Pourquoi Clorydorme? Cherchait-il à s'approcher de la seigneurie du Grand-Étang, espérant ainsi obtenir une terre de culture? Cette hypothèse découle du fait que des officiers, chargés de promouvoir le programme d'émigration assistée, laissaient entendre que des agents canadiens leur donneraient des titres de propriété et les aideraient à s'intégrer dans leur nouveau milieu de vie. Leur séjour à Clorydorme sera bref. À l'été 1848 la famille revient à Cap-des-Rosiers pour s'y implanter définitivement. Partis à trois, ils reviennent à quatre, Sarah ayant mis



Georges Kavanagh sur les traces de son ancêtre à Sligo (Irlande), 2010.

Photo : collection Georges Kavanagh.



À Rosses Point, dans la baie de Sligo un mémorial souligne le courage et le support que les femmes ont apportés au peuple irlandais durant ces périodes de naufrages, de parents et amis perdus en mer.

Photo : Georges Kavanagh, 2010.

au monde un fils, Patrick jr., le 1^{er} juin 1848.

Mais, le malheur ne s'arrête pas là! Le 16 mars 1855, comme il le fait tous les ans, Patrick part à pied, empruntant la Grande-Montagne, Grande-Grève et la baie (gelée) de Gaspé, en direction de Douglstown, pour y fêter la Saint-Patrick. Cette fois, il ne s'y rendra pas. On le retrouve quelques jours plus tard, mort gelé sur la baie en face de Cap-aux-Os.

Sarah McDonald, maintenant veuve, a un fils de 20 ans, trois autres fils de sept ans et moins – dont Dominique, mon arrière-grand-père

– et une fille, née trois mois après la mort de Patrick. Sarah meurt à Cap-des-Rosiers, le 13 octobre 1889

Hommage à Sarah

De cette histoire, celle qui mérite ma plus grande admiration, mon plus profond respect, ma plus adorable vénération, c'est cette femme que fut Sarah McDonald, mon arrière-arrière-grand-mère de la 5^{ème} génération. Elle et tant d'autres femmes de son époque ont été de grandes héroïnes de notre histoire, et ce, dans l'anonymat le plus total. ♦

* Les difficultés de retrouver, en Irlande, des registres fiables entourant cette époque ne m'ont pas permis d'établir l'âge exact de Patrick, de Sarah ainsi que des enfants nés en Irlande.

Sources

- John McKeon, *Sligo's Famine Diaspora : Emigrants from Palmerston's Sligo Estate, 1847*, 2012.
- James J. Mangan, F.S.C., *La traversée du Naparima*, Carraig Books, Sainte-Foy, Québec, 1991.
- Ministère des Travaux publics et Services gouvernementaux du Canada, *La Grosse-Île-et-le-mémorial-des-irlandais*, Patrimoine canadien, Parcs Canada, 1998.
- Guide *Irlande*, Libre Expression, Québecor médias, 2005.



PÉRILLEUX SAINT-LAURENT

se veut être une exposition traitant respectivement des naufrages du *Viper* (1779) et de l'*Antigua* (1911). L'exposition présentant des éléments multimédias dans une salle offrant un point de vue sur le fleuve saura satisfaire une multitude de clientèle. L'exclusivité de plusieurs pièces datant du 18^e siècle permet de découvrir une époque lointaine riche en action.



Musée des phares

10, Avenue du phare,
La Martre, Qc G0E 2H0
418 288-5698